

PROLOGUE

J'EXISTE À PEINE. Au mieux, je tiens des rôles. Mes partenaires occasionnels m'appellent généralement par le nom du personnage que j'incarne. J'ai suivi les cours du prestigieux Conservatoire de Roubaix, mais aucun véritable comédien, j'entends un qui se produit sur ces théâtres qui sentent bon Anouilh ou Ionesco, à la rigueur un acteur de cinéma avec son auréole d'amours folles et de chagrins démesurés, aucun ne me regarde comme un membre de la famille du spectacle. Pour eux, je fais au mieux partie des forains, pas moins que le type aux cheveux brillantinés qui prend les jetons, debout sur le pare-chocs en caoutchouc des autos-tampons dans les ducasses, ou que la caissière du grand huit, avec ses nichons indulgents posés devant elle, à régaler l'œil des gamins effrontés. Mes collègues de travail réguliers, Udo, mon producteur de toujours, aboyeur occasionnel, Myriam, mon habilleuse, parfois ma fiancée ou ma mère noble, c'est selon, Clément, son compagnon et mon régisseur, sont mis dans le même sac. Des parias, des réprouvés de la culture à spotlights. À cette différence qu'eux se rappellent mon nom.

Avec ma petite troupe, je fais dans la reconstitution de la réalité. Des séquences en costume d'époque, sommairement dialoguées, sur les lieux d'un fait divers ancien, pour conjurer le mal par sa représentation. Je ressuscite sans ménagements la mort flamboyante de Mesrine aux côtés de sa maîtresse en plein carrefour parisien, l'assassinat au bord d'une route, à Lurs, d'une famille d'Anglais par Gaston Dominici, l'arrivée de la veuve Buisson chez Landru à Gambais, un repas à Loudun où Marie Besnard empoisonne son mari. Parce que je fais aussi les femmes. Ma voix couvre plusieurs octaves, un rien de ventriloquie en supplément. Et surtout, en un éclair, je me transforme à la Fregoli, le transformiste du début du siècle dernier. Pendant que je continue un dialogue en coulisses, j'arrache les velcros, en scratche d'autres, une perruque différente, un nez postiche. Un barbu est sorti de la pièce en ôtant son veston, une jeune femme en tenue coquine entre, faisant mine de fuir une nuit d'amour dont elle a très envie. Voilà le boulot de votre serviteur. Du populaire à sensation, du plein les mirettes. Du complaisant aussi, du morbide pour voyeurs. Mais bifteck d'abord. Lorsque je ne peux pas me passer de figurants ou de techniciens extérieurs à l'équipe, on m'appelle Jacques, Henri-Désiré ou Marie. Peu m'importe. En vrai, c'est Sénéchal, Alexandre Sénéchal. Forain.

Jusqu'à ce soir, j'avais deux rêves. Mettre en scène, dans les Alpes provençales, le crash du Constellation où le boxeur Marcel Cerdan et la violoniste Ginette Neveu trouvent la mort aux Açores en octobre 1949. Et un pèlerinage sur le tournage, la tournaison, disait Renoir, de son chef-d'œuvre de 1937, *La Grande Illusion*. Moitié projection du film, moitié performance. Avec ma quarantaine, mes yeux clairs et ma bonne tête, j'ai de faux airs de Gabin, et le personnage s'appelle Maréchal, je ne suis pas loin. Quant à Cerdan, outre qu'on est poids moyen tous les deux, j'aime bien l'idée qu'il ait survécu, comme la musicienne, et qu'ils aient fui le monde ensemble. Des rumeurs ont couru qu'on avait entendu grincer un violon, un Amati au son unique, dans un village de montagne aux Açores. Une production difficile à monter, avec une carcasse d'avion en pleine garrigue. Après les apparitions solitaires de quelques passagers grièvement blessés, qui viennent raconter la catastrophe, baver leur souffrance et pleurer le père et la fille partis à la fleur de l'âge, avant de rendre l'âme dans la carlingue, Cerdan chante *La Vie en rose*, Neveu sort son Amati. Ils s'éloignent dans le couchant et la fumée des débris, sanglants mais sauvés! Je peux faire une croix sur le premier projet parce que le second a volé en éclats hier soir, me privant de régisseur et d'habilleuse.

Même si la demande du public est forte, j'ai désormais la réputation d'un chat noir. Plus personne ne voudra voir mes spectacles, je ne risque pas de commencer d'exister.

Hier soir, au Haut-Kœnigsbourg...

Là-haut, l'officier va jouer du fifre et ses bottes luisent dans le crépuscule d'automne. Clément est très bien en aristocrate sur le point de mourir. Derrière la vieille caméra, Udo, chapeau mou au coin de la gueule, clope aux lèvres, filme la scène et la commente pour le public massé dans le jardin supérieur du château, comme s'il était Jean Renoir, le réalisateur. L'enceinte est sonorisée et l'accent bavarois d'Udo, *nobody's perfect*, rebondit contre les murailles sombres. Pendant le premier conflit mondial, deux prisonniers français ont décidé de s'évader d'une forteresse, aidés par un troisième détenu qui fait diversion en narguant les Allemands. Renoir a tourné la scène près de l'entrée du Haut-Kœnigsbourg, sur les chemins de ronde. Aujourd'hui, pour que je puisse me transformer, la reconstitution nécessitait de grouper les trois actions. Clément en capitaine de Boëldieu, et moi alternativement en commandant Rauffenstein, en lieutenant Maréchal, un homme du peuple, et en Rosenthal, un riche Juif. J'ai déplacé la vérité historique et les spectateurs n'y voient que du feu. La performance est à peine plus périlleuse.

Sur un grand drap tendu contre la façade du logis, on projette le début du film, l'internement des protagonistes dans un premier stalag, leur tentative malheureuse de s'évader et leur installation dans cette forteresse disciplinaire. On laisse filer jusqu'à ce que l'ensemble des détenus, complices dans un chahut, provoque un rassemblement dehors avec appel. Mon équipe prend alors le relais avec un spectacle en direct, pour que le public ait le sentiment d'assister à la prise de vues, de la vivre. Tandis que j'apparais au pied du bastion, Udo crie les noms en voix off. Je suis Rauffenstein, imperturbable, massif et raide, monocle vissé à l'œil droit et le cou pris dans une minerve jusqu'au menton.

– Maréchal!

Silence. Rauffenstein recule dans l'ombre, laisse tomber sa houppelande, et je suis déjà en Maréchal capote à galons. Sur ma mèche cendrée, à la Gabin, je coiffe de traviole un calot tendu par Myriam. Un pas et me voilà en lumière.

– Ouais!

Clément-Boëldieu apparaît en haut des murailles. Un projecteur le saisit, mince, gants de cuir blanc, fine moustache. Les spectateurs se tournent vers lui. Udo en profite pour crier:

– Rosenthal!

Pendant ce temps, j'ai enfoncé mon calot plus profond sur le front, relevé mon col, noué un cache-nez, trois poils à peine collés au-dessus des lèvres, et je suis Marcel Dalio qui répond:

– *Yes!*

À peine le temps de discerner ma silhouette, le projecteur m'abandonne déjà, fait l'aller et retour avec le haut du chemin de ronde. Clément, qui a sorti sa flûte, pose une fesse en équilibre sur la balustrade, nargue son monde. Moi, je me remets en Rauffenstein en deux secondes chrono, menton dans la minerve qui tient avec ma casquette d'uniforme. Udo hurle:

– Boëldieu!

Pas de réponse. Udo répète son appel:

– Boëldieu!

Alors Clément commence à jouer de la flûte, *Il était un petit navire*. Je lève la tête, d'un bloc, avec la douleur d'un militaire contraint au corset, la casquette plate bien sur les yeux, et je remue les lèvres pendant qu'Udo raconte et que Clément, là-haut, fait l'équilibriste et continue son concert, son navire qui n'avait ja-ja-jamais navigué.

– Voyez-vous, messieurs-dames, au début de la guerre, ces deux gentlemen se sont affrontés dans les airs, aux commandes de leur avion. Boëldieu a d'abord été abattu par Rauffenstein puis, après une tentative d'évasion d'un Lager, est devenu par hasard son prisonnier. Malgré leur nationalité différente, leur condition d'aristocrates les rapproche plus que des simples hommes de leurs camps respectifs. Alors Rauffenstein

adjure Boëldieu de descendre, de ne pas sortir des enceintes de la forteresse. Est-ce qu'il a perdu la tête, à tenter de s'échapper? Le Français jette sa corde par-dessus la muraille, il va s'évader. L'Allemand menace de tirer, il supplie d'arrêter, et Boëldieu a un sourire navré.

La vache, qu'est-ce qu'il est bien, Clément, en équilibre sur cette crête de pierre! La foule frémit. Je lève mon revolver, raide de devoir. Les projecteurs nous éclairent tous deux. Je sais qu'Udo attend mon coup de feu pour éteindre aussi sec au disjoncteur général, et, dans le noir, crier en allemand, ici tout le monde comprend, que Maréchal et Rosenthal se sont évadés, *weg, entsprungen, entflohen*. Puis il ajoute en français, bas, comme à lui-même, qu'il comprend maintenant la folie de Boëldieu. Il rallume des services et je file dans le logis sud où Clément agonise dans un lit pendant que je joue le double rôle de l'infirmière et de Rauffenstein qui sacrifie le seul géranium en pot de la forteresse pour le déposer sur le cadavre de son ennemi fraternel. Udo continue à faire la voix off de ce dénouement émouvant. Je suis pas mal en infirmière avec la coiffe blanche qui me masque les cheveux, mais en Rauffenstein qui s'excuse d'avoir atteint le ventre alors qu'il vise la jambe, d'être condamné à ne plus faire la guerre et d'avoir raté l'occasion d'y mourir, en Rauffenstein qui ne quitte pas ses gants blancs, je crois bien avoir ému Myriam, à la répétition.

La petite trentaine de VIP admis dans cette intimité assiste ensuite à la projection de la fin du film sur un écran qui tombe du plafond jusqu'à la tête du lit où repose toujours Boëldieu. Un spectacle avec macchabée en majesté.

Rosenthal s'est foulé une cheville, retarde Maréchal qui tient des propos antisémites, jamais pu blairer les Juifs, et le laisse en plan. Mais l'humanité est plus forte, Maréchal revient, aide Rosenthal à gagner une ferme tenue par Elsa, une veuve, avec sa petite fille Lotte. La fraternité des petites gens dépasse le conflit, Elsa cache les fuyards. Rosenthal se retape, Maréchal aide aux travaux, adore les yeux bleus de Lotte. Même si Maréchal crève de cette séparation d'avec Elsa, il passe avec Rosenthal la frontière suisse après avoir fêté Noël dans cette nouvelle Bethléem. J'aime ce triomphe de l'homme sur la bêtise. Maintenant, on le sait, la marche du monde est affaire de voyous. Quand une patrouille allemande renonce à tirer sur les évadés juste passés en Suisse, je joue le pathos à fond. Je fais revenir Maréchal comme un spectre au chevet de Boëldieu. Résultat : les joues mouillées des émotifs luisent et les durs à cuire regardent ailleurs, gorge serrée et œil brillant.

Sauf que ce soir, les choses tournent court. Clément n'a pas apprécié le danger, et quand je tire mon coup de pistolet bidon vers lui, est-ce qu'il veut trop en faire, putain de cabot trop beau, il cabriole et, au lieu de s'affaler sur le chemin de ronde, s'envole, dans un long cri repris par la foule comme un chœur tragique.



Michel Quint, *J'existe à peine*

Roman

288 pages | 19 € | ISBN 978-2-35087-280-3

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2014 | www.heloisedormesson.com